Document généré le 24 avr. 2024 22:22

Séquences
La revue de cinéma

Vueltas (allers-retours) — Canada [Québec] 2011, 19 minutes

Élie Castiel

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : https://id.erudit.org/iderudit/65765ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2012). Compte rendu de [*Vueltas (allers-retours)* — Canada [Québec] 2011, 19 minutes]. *Séquences*, (276), 27–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Ora

Ici, sous la caméra de Philippe Baylaucq, dont on se souviendra de l'émouvant ***Magicien de Kaboul*** (2008), les corps se dissocient en plusieurs parties, qui, petit à petit, prennent formes humaines. Les six danseurs s'expriment à partir d'une chorégraphie de José Navas, gracieusement inspirée du classique et sublime ***Pas de deux***, de Norman McLaren. En salle, le film est présenté en 3D, laissant pénétrer pour ainsi dire la chaleur (et peut-être la profondeur) qui manque à un film sans récit apparent. Aucun fil narratif, tout est dans le mouvement, la sensation, alors que ***Ora*** s'engage dans une panoplie de moments lents, de gestes épars et soutenus. Les barrières sexuelles s'estompent pour donner toute la place à une dynamique du mouvement qui déséquilibre les corps pour mieux les ressaisir. L'homme et la femme ne sont q'un, obéissant à la musique stridente de Robert M. Lepage, dont les sonorités aquatiques, les bruits aériens et les silences suspendus créent un univers spatio-temporel d'une beauté à la fois éphémère et glaciale.

Ils paraissent humains, mais à force de les admirer, ils ne le sont plus. Il sont petits, ces danseurs, ressemblant plus à des androïdes perdus dans un décor où règne essentiellement l'esthétique. Car dans ***Ora***, il est surtout question d'effets miroir, un jeu de pluralités qui ne cesse de surmultiplier les protagonistes par le biais d'installations techniques et de moyens d'éclairage. À l'acte final, le réel imaginé ou fantasmé et l'effet miroir s'unissent pour former une sorte de métaphore de l'humanité et de son évolution, finissant par disparaître dans les dédales de l'espace et du temps. Si la danse au grand écran peut soit produire des étincelles ou au contraire laisser le spectateur stupéfait, force est de souligner que le projet de Baylaucq s'inscrit dans une perspective foncièrement esthétisante. Et c'est bien ainsi, car le spectacle s'avère une riche expérience purement visuelle qui, dans son refus de récit, substitue au cinéma un de ses éléments essentiels.

Élie Castiel

■ Canada 2011 – **Durée :** 15 minutes – **Réal. :** Philippe Baylaucq– **Conception :** Philippe Baylaucq – **Recherche :** Philippe Baylaucq – **Images :** Sébastien Gros – **Mont. :** Alain Baril– **Mus. :** Robert M. Lepage – **Chor. :** José Navas – **Danseurs :** Lindsey Renée Derry, Sarah Fregeau, Alexandre Jolicœur, François Richard, Laurent Semeschuk, Émilie Tremblay – **Dist. :** ONF.

Vueltas (allers-retours)

Ils ont pour prénom Juan Manuel, Martin, Tomas et Aurelio. Ils sont venus pour travailler les champs à des salaires que les Québécois refusent carrément. Chaque année, ils sont environ 2000 à laisser leur Mexique ou leur Guatemala pour s'installer au Québec le temps d'un été, non pas pour l'appât du gain facile mais pour survivre. Productrice de ***Féminitude*** (2011), le documentaire de Naomie DéCarie-Daigneault, Kathleen Cousineau opte pour le témoignage, l'une des formes documentaires où la vérité ressort le plus souvent. Les plans d'ensemble montrant les établissements agricoles où ces travailleurs habitent également laissent entrevoir de loin une ville de Montréal inerte, insensible à leur condition, comme si l'espace où ils se trouvent devenait un territoire à part, une zone géographique immunisée contre toutes sortes de contagions ou d'attentions venues de l'extérieur. Les visages-témoins sont beaux, nobles, rudes à force de travail. Les propos des protagonistes, purs, instantanés, réalistes, sincères. Ils ont à voir avec la vie qu'ils ont laissée et celle, nouvelle, qui les redéfinit.

Dans ***Vueltas***, on sent une profonde mélancolie, une sensation de vide, mais également une résignation face à la déprime et au destin. Et de la part de Cousineau, un rapport au filmé empreint de dignité et de respect. Approche d'autant plus humaniste que la caméra se fait discrète, filme les sujets avec modestie, évite les rouages de la complaisance et sans nécessairement le montrer (ou le dire), se permet de lancer des pointes intelligentes et probantes sur les dérives de la globalisation. D'une certaine façon, sans renouveler la forme, la jeune réalisatrice poursuit avec bonheur la démarche entamée par les nouveaux documentaristes du cinéma québécois, portant de plus en plus leur regard sur l'*autre*, et tout particulièrement sur ceux dont on n'entend jamais la voix. Sur ce plan, la thèse de Cousineau est indiscutablement politique. Nul doute alors que le sous-titre « allers-retours » confère au film un double sens d'une extraordinaire portée.

Élie Castiel

■ Canada [Québec] 2011 — **Durée :** 19 minutes — **Réal. :** Kathleen Cousineau — **Scén. :** Kathleen Cousineau — **Images :** Louis Lavoie Isebaert — **Mont. :** Camille Gingras Aubry — **Mus. :** Émilie Marchand — **Avec :** Juan Manuel Torres Napoles, Martín Barrios Sian, Tomas Angeles Lopez, Aurelio Carmona Castro — **Contact :** UQÀM / École des médias..